

## *André Ondo Mba, prophète graffitomane*

Julien BONHOMME

Afin de nourrir la discussion entre anthropologues et psychanalystes, je préfère éviter les propos trop abstraits qui risqueraient de ne mener qu'à un dialogue de sourds et m'en tenir à la présentation d'un cas ethnographique singulier après un bref propos liminaire. Dans la pratique analytique, les matériaux psychiques du rêve ou du délire s'offrent à l'interprétation dans le contexte d'une cure qui fonctionnerait sur un mode « animiste »<sup>1</sup>. L'approche anthropologique consiste alors à décaler quelque peu le regard par rapport à cette approche analytique. En effet, il ne s'agit pas seulement d'interpréter le contenu de ces matériaux psychiques dans diverses cultures exotiques, mais plutôt de faire de leur contexte d'interprétation l'objet d'étude lui-même : non pas analyser les rêves, mais analyser la façon dont telle ou telle société analyse ses rêves. Cela nous oblige alors à conserver les termes « rêve » et « délire » entre guillemets, puisque c'est leur qualification même qui se trouve ici en jeu. En ce sens, la démarche anthropologique est moins herméneutique que pragmatique : ce qui nous intéresse, ce sont les conditions d'énonciation liées à ces phénomènes.

Pour illustrer ce propos, j'ai choisi de me limiter à une étude de cas – celui d'André Ondo Mba – qui offre de très riches matériaux concernant le rêve et le délire et qui a, en outre, l'avantage de faire écho à la présentation de cas cliniques très courante en psychanalyse. On pourrait d'ailleurs le rapprocher du fameux « cas Schreber » étudié, entre autres, par Freud, dans la mesure où les délires très systématiques des deux hommes se croisent sur plus d'un point<sup>2</sup>. Né en 1943 à Oyem au nord du Gabon, André Ondo Mba vit à Libreville depuis plus de quarante ans. Après avoir commencé des études pour devenir instituteur, il a travaillé dans l'administration

1. Voir B. Chervet, dans cet ouvrage, p. .

2. D. P. Schreber (1903), *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Le Seuil, 1985 ; S. Freud (1911 c), Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (le Président Schreber), *Cinq psychanalyses*, trad. fr. M. Bonaparte, R. M. Loewenstein, Paris, PUF, 1977 ; *OCEP*, X, 1993.

pénitentiaire et la police. Si sa « maladie » a débuté dès la fin des années 1960 avec une surdité progressive, ses premières bouffées délirantes aiguës datent de 1981-1982. Ne parvenant pas à avoir d'enfant, sa seconde femme l'emmène se faire initier au Mbiri, un rite de guérison qui emploie un hallucinogène végétal (*l'iboga*) à des fins visionnaires<sup>1</sup>. C'est au cours de cette initiation qu'Ondo Mba devient « fou », comme s'il n'avait pas réussi à revenir de son voyage mystique, danger bien réel reconnu par tous les initiateurs. Il est vraisemblable que l'initiation a constitué l'événement déclencheur d'une schizophrénie paranoïde, dont Ondo Mba manifeste tous les symptômes classiques. À la fin des années 1980, son délire prend une orientation nettement religieuse : Ondo Mba devient Dieu ou plutôt, comme il le dit lui-même, « God vivant ». Il réinterprète alors toute sa biographie comme une série de miracles : « J'ai un miracle surnaturel dans mon corps depuis 1943, l'année de ma naissance, avec l'alliage des Khristos, Cosmos et Créateurs. Un créateur God Ondo Mba André. J'ai commencé la mythologie Christ, épreuve Christ Jésus et Ondo Mba à 39 ans d'âge, après avoir bougé le ciel et la terre. À 44 ans, je suis allé à la limite de la corde Gaole vie coupée deux jours seulement et Jésus-Christ mort 1700 ans après trois jours. À 50 et 52 ans d'âge, j'ai fait la circoncision de l'immortel Zolo Ondo Mba Ntsime Eyola au-delà étant ici-bas un homme. La circoncision au-delà avait bien commencé en 1943 avec le nombril et en 1953 avec la première coupe des deux prépuces du pénis Régland avec les maladies sourdes (muets) aveugles et lèpres, etc. J'ai enlevé les bruits du Zénith en 1997 et 1990-1993 Dieu du ciel et de la terre à peu près : un grand miraculeux à vie, toutes les vies. » Après avoir un temps porté le treillis militaire, il ne s'habille plus désormais qu'en blanc et arbore un casque colonial ainsi qu'une belle barbe grise, ce qui le fait ressembler à un ancien colon ou à un missionnaire.

C'est aussi à cette période qu'il commence à couvrir les murs de Libreville de graffitis intrigants et non dénués de force poétique. « Jésus ferme l'anus avec ses prières. Punition ? » « Baby-foot 22 joueurs de foot-ball dans une caisse... » « Attention : Miss-Gabon = Roi-Dieu coupé. » « Le coccyx du faux trône. » « Les animaux domestiques reparlent au Zénith, sacrilège ici-bas et au-delà. » « En vertu du décret de 1977, l'armée française et ses alliés pour la fin de la mythologie Christ pétrole Christ 40 FF résurrections métamorphosées ont fait l'arrestation scientifique le 1<sup>er</sup> avril 2005. » « Les économies des prépuces sans la circoncision s'appellent mosquées. » « Fœtus = Gabon. » « Papaye (pape Jean-Paul 2) Afrique amputation vols sacrilèges... » « Celui qui va encore adorer ou prier Jésus, le prophète ou le Christ, ne sera plus avec vivant et corps poussières nouveaux avec tous ceux qui font les bruits des faux critiques dans ma maison. Tant pis. » En vingt ans de créativité délirante, il a

1. Sur le Bwiti fang, dont le Mbiri est une variante, voir J. W. Fernandez (1982), *Bwiti. An ethnography of the religious imagination in Africa*, Princeton, Princeton University Press ; A. Mary (1999), *Le défi du syncrétisme. Le travail symbolique de la religion d'eboga (Gabon)*, Paris, EHESS.

ainsi saturé les murs de la capitale, les parapets, les poteaux, mais aussi la façade de sa maison de milliers de ses écritures.

J'avais remarqué ces étranges graffitis dès mon premier séjour au Gabon en 2000 et ils m'avaient immédiatement fasciné. Mais ce n'est qu'en 2005 que j'ai finalement croisé le chemin d'Ondo Mba. Nous avons rapidement noué une véritable relation de confiance et même d'amitié. Nous avons alors passé un mois à travailler ensemble, puis à nouveau un mois et demi l'année suivante. Du fait qu'il est à moitié sourd, notre relation passait essentiellement par l'écrit : je lui posais des questions sur lui et ses graffitis par écrit et il me répondait par le même moyen avec beaucoup d'application. Cette forme singulière d'« écoute écrite » m'a permis de rentrer progressivement dans son délire afin d'en saisir la logique interne. Nous avons ainsi rempli les pages de plusieurs cahiers que j'avais achetés pour l'occasion. Outre ces cahiers ethnographiques, j'ai pu rassembler un vaste ensemble de matériaux sur Ondo Mba : photographies de ses graffitis, entretiens avec des parents et des proches, carnets préparatoires qu'il utilise pour élaborer ses messages, ainsi que des dizaines d'heures de film que j'ai tournés sur lui<sup>1</sup>. Grâce au croisement de ces diverses données, il est possible de mener une véritable étude de cas détaillée sur André Ondo Mba, prophète graffitomane<sup>2</sup>.

Le corpus des graffitis d'Ondo Mba constitue, selon ses propres mots, une « mythologie » (ou plutôt des mythologies, puisqu'il a l'habitude d'employer la plupart des termes au pluriel). Celle-ci est fondée sur des révélations qu'il reçoit en « langage Mibeghe », c'est-à-dire dans une langue divine (Dieu se dit en effet Zame-ye-Mebeghe en fang, sa langue maternelle). À la source de ces révélations, il y a les voix qu'Ondo Mba entend (vraisemblablement des hallucinations verbales), mais aussi des rêves. Avant d'être recopiés dans la ville, les graffitis sont en effet soigneusement préparés dans des cahiers dans lesquels Ondo Mba note les rêves qui servent de matière première à son inspiration. Cependant, il est parfois submergé par tant de révélations qu'il ne parvient plus à les comprendre : il précise alors dans ses cahiers que « les explications ont été dérangées ». Cette communication avec Dieu est en outre sans cesse entravée par des « bruits » qui brouillent sa compréhension (probablement des acouphènes liés à sa surdité), ainsi que par tout une cohorte d'adversaires surnaturels qui s'emploient à « falsifier le langage ». Ondo Mba a ainsi pour mission d'interpréter des signes, ce qu'il appelle fort justement une « sémiologie ». Cela se traduit au niveau de la langue par un travail d'une grande richesse sur le signifiant dans sa

1. Voir J. Bonhomme (2008), *God's Graffiti. Prophetic agency and the pragmatics of writing in Post-Colonial Gabon*, in R. Baxstrom & T. Meyers (eds), *Anthropologies*, Baltimore, Creative Capitalism, pp. 31-55. L'ouvrage inclut un DVD encarté avec le film *God's Graffiti* (26 min., sous-titres anglais).

2. J'emprunte le néologisme « graffitomane » aux *Fleurs bleues* de Raymond Queneau (Paris, Gallimard, 1965).

double matérialité sonore et graphique : substitutions lexicales, néologismes, rimes, jeux graphiques (par exemple, utilisation du \$ à la place du S, omniprésence des guillemets, disposition en listes), etc. Ondo Mba écrit majoritairement en français. Il revendique d'ailleurs cette appropriation de l'ancienne langue coloniale, aujourd'hui langue officielle au Gabon, puisqu'il se déclare « le créateur Ondo Mba des Francophones ». Mais il incorpore également des mots en fang, ainsi que quelques termes anglais, espagnols, allemands, italiens ou arabes, pour aboutir à ce qu'il appelle lui-même un « espéranto ». Les noms de Dieu sont sans conteste l'objet privilégié de cette polyglossie babélique : Dieu, Dios, God, Allah, Yahvé, Zame, etc.

Cette communication surnaturelle est liée à une véritable topique. La source des révélations d'Ondo Mba se situe en effet en un lieu qu'il appelle le « Zénith ». « Le secret de nos cœur-à-cœur, quand nous parlons sans ouvrir la bouche et lorsque nous écoutons là-bas au-delà, s'appelle le Zénith. Au Zénith, nous entendons le créateur Dieu God qui nous parle, ainsi que nos amis, nos immortels, les vivants, les animaux, les oiseaux, les reptiles, les vers de terre, les fourmis, les insectes, les poissons qui nous parlent comme nous-mêmes les hommes. » Ce Zénith constitue un espace liminaire entre l'« ici-bas » et l'« au-delà », ainsi qu'un lieu de contact entre Ondo Mba et son double. En effet, Ondo Mba existe ici-bas en tant qu'homme, mais aussi au-delà en tant que Dieu. Ce double, il le surnomme « mon immortel », « mon ami surnaturel au-delà », « mon homonyme spirituel » ou encore « Ondo Mba des rêves ». Ce dédoublement de personnalité se retrouve dans les pronoms qu'Ondo Mba utilise pour parler de lui-même : s'il emploie parfois la première personne du singulier, notamment pour consigner ses rêves dans les cahiers, il se sert le plus souvent de la troisième personne (« Après Bongo des présidentiels, c'est celui-là God vivant AOM qui doit commander maintenant ») et occasionnellement de la deuxième personne (« Dans les rêves, ce que tu as dit de faire, c'est ça qu'il faut tout faire »).

C'est donc le contact intime avec le Zénith qui lui permet de devenir « God vivant André Ondo Mba », nom propre souvent condensé en GVAOM, un acronyme qu'il utilise pour signer ses graffitis et ainsi attester son identité divine. Ondo Mba se situe par conséquent à la fois en position d'émetteur et de récepteur de la communication : à l'aide d'un « haut-parleur surnaturel », son double lui révèle des messages qu'il se charge ensuite de retransmettre à travers ses écrits publics. Il condense parfois ce double processus de communication en un seul, comme si les graffitis permettaient directement d'« entendre » la voix surnaturelle de GVAOM : « Ma voix est tonnante "Jupiter". Je parle publiquement et tout le monde entier m'entend au Zénith. » Cette ambiguïté entre parler et entendre, communication orale et communication écrite révèle un trouble certain concernant les limites du soi. Le Zénith représente en effet également un espace liminaire entre le corps d'Ondo Mba et le monde extérieur : « La création du monde entier est dans mon corps. » C'est la raison pour laquelle il peut accomplir des « miracles » : tout ce qui lui arrive survient également dans le monde

extérieur. « Quand des moustiques me piquent, c'est un grand miracle, ils piquent aussi tous les hommes au Zénith au-delà dans leurs corps surnaturel et naturel. » « Lorsque je coupe les herbes, les buissons et les petits-bois, je fais toutes les créations d'un dieu, one God-Dios au Zénith et ici-bas. » C'est pourquoi, de son propre point de vue, Ondo Mba n'est pas un simple messenger qui se contenterait de relayer des révélations, mais est un véritable créateur qui a pour mission de continuer l'œuvre divine contre une menace perpétuelle d'anéantissement.

Ce délire mystique apparaîtra somme toute très familier aux psychiatres et aux psychanalystes, car il manifeste les symptômes les plus typiques de la schizophrénie paranoïde (dépersonnalisation, délire de grandeur, délire de persécution, hallucinations verbales, divulgation ou intrusion de pensées, etc.). Il y a d'ailleurs des échos certains entre la mythologie d'Ondo Mba et celle du Président Schreber qui se pensait connecté à Dieu par ses nerfs. On y retrouve en effet le même usage délirant – c'est-à-dire excessif – du raisonnement analogique qui tisse des correspondances systématiques entre microcosme et macrocosme. Mais, d'une certaine façon, la mythologie d'Ondo Mba est également typique du savoir initiatique traditionnel au Gabon qui fonctionne lui aussi sur un mode analogique et qui est constamment enrichi par les rêves et les visions des initiés<sup>1</sup>. Mais ce qui est plus singulier, c'est l'usage qu'Ondo Mba fait de l'écriture, et cela sous une forme bien spécifique : des écritures exposées. Si le délire d'Ondo Mba s'exprime évidemment dans un imaginaire culturellement marqué, ce sont les écrits publics qui parviennent à l'inscrire véritablement dans l'espace social. Avec ses graffitis, Ondo Mba invente en effet un mode de communication et une stratégie énonciative qui lui permettent de se construire une « voix » singulière. Il nous faut donc examiner de plus près comment Ondo Mba parvient à adresser son délire en l'écrivant sur les murs.

L'écriture est en réalité à la fois le médium et le thème privilégié du délire d'Ondo Mba : celui-ci tourne en effet de manière obsessionnelle autour des pouvoirs de l'écriture. Il est d'ailleurs révélateur que notre relation se soit justement nouée autour de l'écrit et à travers lui. En Afrique subsaharienne – et peut-être encore davantage en Afrique centrale où le script arabe n'a qu'une présence marginale –, l'écriture est fondamentalement associée à la situation coloniale, et notamment à ses deux principaux pivots : la mission et l'administration. Le pouvoir prêté à l'écriture est ainsi indissociablement religieux et politique : il est à la fois celui des Écritures saintes et de l'écrit administratif. Or, Ondo Mba est tout entier pris dans cette idéologie de l'écriture : ses graffitis constituent une tentative d'appropriation de ces deux genres scripturaires afin de manifester son propre pouvoir démiurgique en l'inscrivant contre les pouvoirs politiques et religieux en place. Ce sont en effet des Écritures religieuses en compétition

1. Sur l'analogisme du savoir initiatique, voir J. Bonhomme (2005), *Le miroir et le crâne. Parcours initiatique du Bwete Misoko (Gabon)*, Paris, CNRS Éditions.

directe avec les autres religions : « La Sainte Bible est périmée, ainsi que le Saint Coran. » « Fin de Jésus et des missionnaires. »

Mais c'est surtout sur le modèle de l'écrit administratif que les graffitis d'Ondo Mba sont construits. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard s'il a lui-même été un fonctionnaire de l'administration gabonaise juste après l'indépendance. Décrets, laissez-passer, papiers d'identité, comptabilités, règlements et autres documents officiels ont en effet constitué des instruments essentiels du pouvoir bureaucratique colonial et de son mode de gouvernement à distance des populations. C'est pourquoi nombre des prophétismes africains de la période coloniale ont cherché à capter le pouvoir des Blancs en mimant les pratiques administratives et notamment l'usage du document officiel : ainsi, entre autres exemples, les « passeports pour le Ciel » des mouvements prophétiques kimbanguistes au Congo<sup>1</sup>. Ondo Mba s'inscrit directement dans cette lignée : formulés sur un mode assertif, ses graffitis se présentent en effet comme des décrets et cherchent ainsi à s'approprier l'autorité de ce genre d'écrits. « Faire l'administration pénitentiaire (relations sexuelles). Dans la maison : ordre de nous-mêmes. Dans la brousse : les présidentielles. » « Les règles de sécurité sont reconnues avec le Gouverneur général of America, Gouverneur général of URSS, Gouverneur général of Chine et Gouverneur général of France – God Ondo Mba André pour les cinq (5) continents. » Ces graffitis constituent ainsi des actes de langage qui prétendent accomplir de manière performative ce qu'ils énoncent, du seul fait de l'énoncer : « Les panneaux Ntsime sont des objets naturels qui créent les choses surnaturelles » (il s'agit des panneaux de bois sur lesquels Ondo Mba écrivait au début ses messages et qu'il allait ensuite placer dans toute la ville). En définitive, pour Ondo Mba, écrire, c'est faire<sup>2</sup>. Ses écrits sont en outre remplis d'une comptabilité « surnaturelle » qui lui sert à dresser le bilan de ses créations divines, à adjuger des années de punition ou, au contraire, à accorder des remises de peine (rappelons qu'il a travaillé comme gardien de prison). Cette obsession comptable illustre bien le pouvoir bureaucratique du nombre : il suffit de penser à l'importance du recensement ou de l'impôt dans l'administration coloniale des populations africaines. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Ondo Mba écrit dans des cahiers avec copie carbone que l'on utilise habituellement pour les factures.

Les graffitis d'Ondo Mba forment ainsi, comme il l'écrit lui-même, une sorte de « Journal officiel ». Ses écrits sont en outre souvent datés et signés, comme le sont également les documents officiels. Il signe habituellement « God vivant André Ondo Mba » (ou GVAOM), « Zame Yemebeghe Ondo Mba » (ou ZYOM), ou bien encore « Le Maréchal du Roi-Dieu ». Ce dernier nom n'est pas sans rappeler le maréchal Mobutu roi

1. Voir E. Andersson (1958), *Messianic popular movements in the Lower Congo*, Uppsala, Almqvist och Wiksells Boktr., « Studia Ethnographica Upsaliensia », n° 14.

2. Sur la performativité des actes d'écriture, voir Béatrice Fraenkel (2007), Actes d'écriture : quand écrire c'est faire, *Langage & Société*, n°s 121-122, 101-112.

du Zaïre et évoque de manière baroque l'alliance du politique, du militaire et du religieux au cœur du pouvoir postcolonial en Afrique. Ces signatures sont ainsi un moyen d'attester le pouvoir de ses écrits, mais aussi d'affirmer publiquement son identité divine en faisant proliférer son nom dans la ville. Il est d'ailleurs révélateur qu'Ondo Mba soit devenu Dieu par décret, et plus précisément par « le décret de 1977 ». Ce décret est un thème omniprésent de la mythologie d'Ondo Mba. Il a censément été validé directement par le Conseil de sécurité de l'ONU, ce qui témoigne d'un imaginaire résolument globalisé (nombre d'événements mondiaux sont mentionnés dans ses graffitis : politique française, guerre du Liban, etc.). Il émane en effet « des grandes puissances qui avait organisé le travail à faire des mythologies que nous faisons maintenant ». « Toutes les créations faites par le créateur God sont dedans avec tous les jours, toutes les dates et toutes les années, sauf erreur. En un mot, tout ce que Dieu fera est dans ce Décret de 1977 ou les papiers pour les mythologies Jésus et Ondo Mba. » On voit bien là l'identité profonde du religieux et du politique – un classique des prophétismes africains – puisque c'est en réalité l'écrit administratif qui est au principe de l'autorité de Dieu.

Cette appropriation des pouvoirs de l'écriture s'accompagne d'une mise en scène très calculée – et donc très lucide – des graffitis dans l'espace public urbain. Ces écritures exposées sont en effet destinées à être visibles et lisibles. Elles sont peintes en grosses lettres majuscules d'une écriture très soignée. Elles s'imposent en outre par leur présence massive : des milliers de graffitis saturent l'espace urbain et s'accumulent en couches successives au fil des années jusqu'à transformer certains murs de Libreville en un étrange palimpseste. La localisation des graffitis n'est pas non plus arbitraire, mais obéit à une stratégie de communication qui manifeste bien l'intelligence « situationniste » d'Ondo Mba. Outre les façades de sa maison, ses écrits se concentrent en effet dans les lieux de passage les plus visibles (les grands carrefours, la gare routière) et surtout dans les lieux du pouvoir. C'est en effet le long du bord de mer qu'ils sont les plus nombreux, c'est-à-dire au cœur de l'ancienne ville coloniale et sur les lieux actuels du pouvoir politique et religieux : autour de l'église Sainte-Marie (à l'endroit où était autrefois situé le fort d'Aumale, le premier bâtiment colonial), autour du Palais présidentiel, le long du boulevard Triomphal Omar Bongo.

Cette localisation stratégique contribue directement au pouvoir des écrits d'Ondo Mba. Elle témoigne aussi de la dimension contestataire de ses graffitis, dimension que l'on retrouve également dans le contenu des messages. Ce n'est d'ailleurs sans doute pas une simple coïncidence si Ondo Mba a commencé à couvrir Libreville de ses messages à la toute fin des années 1980, au moment même où s'affirme le mouvement de contestation populaire qui a mené à la démocratie et au multipartisme en 1990. Il est en effet tout à fait conscient que l'écriture est une arme politique. « La dictature avec nos manières de vivre, d'écrire, etc. Politique ! » Il se campe d'ailleurs en opposant au régime : « L'opposition créateur God à vie au Gabon. » Il s'affirme en rivalité avec le Président du Gabon, Omar Bongo, qu'il perçoit comme un faux dieu qui

cherche à usurper ses « créations ». Il oppose en effet les « choses Dieu-God » et les « choses président de la République ». Cette rivalité est encore exacerbée par un hasard patronymique : en 2003, le chef de l'État gabonais a décidé d'ajouter le nom de son père à son propre nom (vraisemblablement afin d'anticiper des querelles de succession) pour devenir Omar Bongo Ondimba. Or, la paronymie entre Ondo Mba et Ondimba conforte l'idée du premier que le second est un usurpateur. C'est pourquoi il écrit un peu partout dans Libreville des slogans contestataires tels que « Président à mort », « Bongo zéro », « Le faux dieu s'appelle en allemand : Ondimba », allant même jusqu'à lui rédiger une épitaphe : « Ci-gît Ondimba 1<sup>er</sup>-2-2005. »

Bien qu'il tourne en ridicule le pouvoir en place, Ondo Mba n'a jamais été arrêté. Il joue en quelque sorte le rôle du fou du roi qui peut se permettre d'asséner des vérités violentes sans être inquiété (contrairement aux journalistes gabonais qui font régulièrement l'objet de censure). Mais il est vrai que ses dénonciations sont si excessives qu'elles ne menacent en fait pas réellement les intérêts des dirigeants. Toutefois, ses graffitis sont régulièrement effacés par les services de voirie de la ville, ou parfois tout simplement dégradés par des inconnus. Cela s'apparente pour Ondo Mba à une forme de sabotage qu'il dénonce alors par de nouvelles inscriptions virulentes. « Ma plainte est publique pour et contre les fausses et bonnes mythologies. Ils payeront l'amende pour 300.000 dollars américains paraît-il au Zénith. » Il accuse en effet les autorités d'effacer ses inscriptions ou d'y ajouter de fausses dates et de faux messages afin d'imposer une « fausse mythologie ». Cette obsession paranoïaque témoigne ainsi d'une compétition bien réelle pour l'appropriation graphique de l'espace urbain. Les graffitis d'Ondo Mba viennent en effet contester l'« ordre graphique » que cherche à imposer le régime. Ils se disputent en effet l'espace avec les affiches de propagande politique qui font proliférer l'image et le nom du Président Bongo dans la ville, mais aussi, de plus en plus, avec des publicités religieuses (évangélistes notamment) qui annoncent de véritables « festivals de miracles ». Cette compétition spatiale et les échos sémantiques qu'elle suscite entre les différents messages illustrent de manière très concrète l'insertion du délire d'Ondo Mba dans l'espace social de la ville.

Pour récapituler la carrière de prophète graffitomane d'Ondo Mba, tout commence en définitive par une initiation ratée. Ce ratage marque l'échec d'Ondo Mba à s'inscrire dans une tradition rituelle qui repose notamment sur un contrôle de l'interprétation des rêves et des visions des initiés, c'est-à-dire sur une certaine manière de « cadrer » leurs productions fantasmatiques en les intégrant, tant du point de vue formel que thématique, dans le registre du savoir initiatique. Cet échec pourrait conduire tout droit à l'impasse de la folie. Ondo Mba parvient toutefois à convertir ce ratage en une réussite inédite.

À travers ses graffitis, il transforme en effet la ville en un gigantesque lieu de mémoire autobiographique : il consigne sur les murs de Libreville ses rêves et tout ce

qui lui arrive (y compris les dates de ces événements). L'espace urbain lui sert ainsi de mémoire externe où il peut tenter d'articuler le rapport entre lui-même et le monde extérieur, rapport souvent problématique chez les schizophrènes. Cette articulation passe en réalité par plusieurs supports transitionnels. Il y a tout d'abord les cahiers qui lui servent de journal intime où consigner ses rêves, mais aussi de brouillons préparatoires pour ses graffitis et même de journal de bord où il note les emplacements des nouvelles inscriptions et les dégradations subies par les anciennes (Ondo Mba effectue en effet régulièrement des rondes dans la ville pour « contrôler » ses écrits). C'est ainsi dans ces cahiers que s'opère le pivot entre une écriture pour soi et une écriture pour autrui. Il y a ensuite les façades de sa maison sur lesquelles il recopie la plupart de ses graffitis et qui lui servent de support mnémotechnique, puisqu'il va parfois y vérifier une date, l'orthographe d'un mot ou la formulation exacte d'un message. Mais dans la mesure où la biographie intime d'Ondo Mba et la création divine se confondent (puisque son corps et le monde ne font qu'un), son activité graffitomane représente également une continuation de cette création : écrire, c'est créer. Les graffitis permettent en définitive à Ondo Mba de s'affirmer publiquement comme un créateur divin en s'inventant une voix singulière : une « voix écrite » dont l'autorité passe par l'appropriation des pouvoirs conférés à l'écriture. Cette voix sous-tend une stratégie énonciative complexe car elle s'adresse à la fois à lui-même et à autrui : GVAOM parle à AOM, mais aussi au monde entier.

On ne peut faire l'impasse sur la question de la réception des écrits d'Ondo Mba, si l'on veut montrer que ses graffitis représentent davantage que les délires d'un vieux fou. Par rapport à l'oralité, l'écriture permet de communiquer à distance et en l'absence du scripteur, pouvant ainsi toucher une très large audience. Les écritures exposées sont par conséquent le meilleur équivalent du « haut-parleur surnaturel » par lequel GVAOM transmet ses révélations. Comme Ondo Mba est à moitié sourd et que toute communication orale lui est difficile, l'écriture constitue le moyen le plus efficace pour faire entendre son délire. Ondo Mba a en effet pour ambition de s'adresser au monde entier « aux 5 continents en vertu du décret de 1977 pour la mythologie dans le monde entier ». Or, il y parvient d'une certaine façon, même si c'est en réalité à une échelle nettement plus modeste. En effet, tout le monde ou presque à Libreville connaît Ondo Mba et ses graffitis, au moins de vue ou de réputation. Plusieurs fois, des journalistes ont cherché à le rencontrer pour l'interviewer. Un court reportage sur lui a même été diffusé au journal télévisé de la chaîne nationale gabonaise en 2006. Et un écrivain s'est inspiré de ses graffitis pour écrire une pièce de théâtre contestataire au début des années 1990<sup>1</sup>. Cette renommée réelle d'Ondo Mba prouve bien l'efficacité de la stratégie de communication qu'il s'est choisie. Il est toutefois frappant que

1. A. Moussirou-Mouyama, *Le maréchalat du Roi-Dieu*, manuscrit inédit.

les moyens pragmatiques qu'il met en œuvre pour se faire entendre contrastent fortement avec le contenu sémantique de ses messages qui reste largement hermétique pour ses lecteurs. Ondo Mba apparaît en effet comme une énigme : selon les uns ou les autres, il serait un vieux fou inoffensif, un instituteur désœuvré à la retraite, un savant génial, un prophète ou un opposant politique. Tout cela témoigne du succès paradoxal d'Ondo Mba à faire entendre son délire, même si personne ne sait véritablement ce qu'il y a à y entendre.

Et la meilleure preuve de ce succès réside sans doute dans mon propre intérêt pour les graffitis d'Ondo Mba et dans le travail que nous avons mené ensemble, collaboration qu'il utilise explicitement pour faire porter sa voix plus loin encore. Je fais ainsi moi-même partie de sa stratégie de communication, et c'est sans doute pour cela que nous avons pu nouer une si forte relation. À ses yeux, je suis en effet mandaté par les « Blancs », notamment les « scientifiques », pour « contrôler » ses écrits. « Ce que j'ai écrit est important pour le Blanc. Tous les Blancs du monde. » Ce travail de contrôle constitue pour lui un moyen de certifier ses écrits en y apposant la caution du monde des Blancs, mais aussi de les diffuser plus largement encore. Lorsque je lui ai demandé si j'avais moi-même une place dans sa mythologie, il m'a ainsi répondu par écrit qu'il fallait que nous articulions nos « sémiologies » respectives pour que je puisse faire un rapport scientifique « afin que tous les autres Blancs pourront bien se réjouir pendant plusieurs années ». J'espère ne pas l'avoir trahi sur ce point.

*Voir illustrations* , p. ; , p. ; , p. .